

L'homme qui blogge

La prochaine fois que toi lecteur, tu auras l'occasion de voir un lézard, observe-le bien. Immobilité totale. Mère des patiences. Puis brusquement, mouvement serpentant extrêmement rapide. Puis aussi brusquement, immobilisation absolue. Est-il en train d'attendre le moment de filer comme un éclair, quand il est au repos ? Est-il en train d'attendre le moment de s'arrêter net, quand il est en mouvement ? En somme il ne ferait qu'attendre ?

NON.

Et je me dis :

Tu marches ou tu ne marches pas. Tu dors ou tu ne dors pas. Tu descends tes trois étages ou tu les remontes. Tu manges ou tu ne manges pas. Tu t'assieds, tu t'étends, tu restes debout, ou tu glisses dans une bouche de métro. Tu allumes une cigarette. Tu traverses la rue, ou tu traverses la Seine. Tu marches le long des berges ou tu t'assieds sur un muret, jambes ballantes au dessus de la Seine. Tu reprends les mêmes trajets qui ne mènent jamais nulle part. Tu t'arrêtes, tu repars. Tu blogues ou tu ne blogues pas. Parfois tu reste trois, quatre, cinq jours dans ton appartement, tu ne sais pas. Tu es patient, et tu n'attends pas, tu es libre et tu ne choisis pas, tu es disponible et rien ne te mobilise. Tu ne demandes rien, tu n'exiges rien, tu n'imposes rien. Marche incessante, inlassable. Tu marches comme un homme qui porterait d'invisibles valises, tu marches comme un homme qui suivrait son ombre. Marche d'aveugle, de somnambule Tu avances d'un pas mécanique, interminablement, jusqu'à oublier que tu marches.

Tu remontes tes trois étages, tu t'étends sur le lit, le sommeil n'est pas loin. Voilà que ce diable de grillon se met à chanter, ou plutôt à siffler, un sifflement froid, aigu, agaçant. Il va te faire souffrir un peu, puis il se lassera et te laissera tranquille. Il te fait mal, c'est entendu, mais tu as vis-à-vis de ta douleur, comme de toutes les sensations que tu perçois, toutes les pensées qui te traversent, toutes les impressions que tu ressens, un détachement total. Tu te vois sans étonnement être étonné, sans surprise être surpris, sans douleur être assailli par les bourreaux et les bourrelles. Tu attends qu'ils se calment. Tu leurs abandonnes volontiers tous les organes qu'ils veulent. Tu les vois de loin se disputer ton ventre, ton nez, ta gorge, tes pieds. Tu l'as cherché partout dans ton appartement ce grillon, en vain. Tu ne l'as jamais baptisé contrairement à Lilith, ton caméléon : tu ne voulais pas le tuer. Il s'était enfui de ton élevage de grillons domestiques pour nourrir Lilith. Lilith est morte depuis deux semaines, tu as offert le terrarium au magasin gratuit : la Miroiterie. C'est probablement le grillon carnivore qui tentait de manger l'oeil de Lilith, pourtant les grillons ne mangent que de la pomme et les brindilles de plantes, les feuilles de pissenlit ou de roquette. Depuis il t'empêche de dormir, et quand il t'accorde un instant de répit, tu fais des cauchemars où Lilith, la caméléonne se présente à toi sous les aspects d'un griot africain, et te fait l'interprétation en simultané des paroles du grillon. Tu penses alors à la biblique interprétation des rêves du prophète Joseph : sept ans d'abandonce après les sept ans de vache maigre, tu es toujours à l'affût des bons augures. Le grillon siffle plus aiguë, Lilith interprète : "après tes sept ans de vache maigre... ", tu penses au dénouement et à sept ans de paradis à Persépolis. Le mot paradis n'est-il pas un mot persan, il signifie jardin. Lilith poursuit : "tu vas t'habituer".

Tu te réveilles en sursaut, en sueur, mais tu ne t'affoles pas. Tu restes étendus, les jambes légèrement repliées, les bras enserrant l'oreiller, tu es suspendu la tête en bas, comme une chauve-souris qui hiberne ou comme une poire trop mûre sur un poirier : c'est à dire qu'à tout instant tu peux tomber, ce qui d'ailleurs ne te semble pas autrement gênant, mais, pourtant, il est de ton devoir d'échapper à ce péril, fût-il même minime.

Il faut te résoudre à tomber, même si tu prévois que cela ne sera pas tellement agréable, ô Moulay Abdelkader Jilali ! On ne sait jamais quand on va s'arrêter de tomber, ô Moulay Abdelkader Jilali, jusque là tout va bien.

Mais surtout, tu ne sais pas comment faire pour tomber, c'est seulement quand tu n'y penses pas que tu te mets à tomber, et comment pourrais-tu n'y pas penser puisque justement tu y penses ? C'est une chose qui a son importance, comme de savoir quand est-ce qu'on va baiser pour la dernière fois avec un partenaire : il devrait y avoir des textes à ce sujet, des textes sûrs, qui permettraient de faire face à ces situations, beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit généralement.

A présent, tu te crois libre comme une vache, comme une huître, comme un rat !

Mais les vaches, que tu saches, ne bloquent pas. Tu te colles à ton computer, pendant des heures, pendant des nuits, rageusement, fiévreusement. Tu ahanes, plaqué devant la machine, tes doigts crispés sur le clavier, tu t'acharnes contre l'alphabet des mots, les pixels des images, les fréquences des sons, les sprits des animations, les frames des vidéos, le non-sens du sens, le lieu des non-lieux et inversement.

Tu éjacules un film qui ressemble, comme deux gouttes de rosée, à celui que tu viens de vivre : the same old story, la même histoire béate racontée par un monsieur peut-être trop intelligent, pleine de gentillesse, avec de la musique, la mer, les mouettes, les enfants qui courent ou qui jouent sur le sable. Tu publies, tu lis tes commentaires, tu commentes les commentaires, puis les commentaires des commentaires, puis les commentaires des commentaires des commentaires des commentaires ...

Tu sors, tu traînes dans les rues, tu entres dans une boutique de mode rue des Frambourgeois, tu traînes dans les rues, tu prends des photos place des Voges, tu traînes dans les rues, tu entres dans un café, tu traînes dans les rues, tu glisses dans une bouche de métro, tu plonges dans un livre n fois lu : "un Homme qui dort" de Georges Perec. Une femme de rêve, assise en face de toi, lit "L'Homme qui souriait en dormant". Tu t'abandonnes à tes rêveries. Tu es à la station Ménilmontant, chez toi, tu descends. A l'air libre tu revois la femme du métro, elle te sourit, tu dors debout.

Tu traînes dans les rues trop éclairées, tu remontes dans ta chambre, tu consultes tes blogs, tu te déshabilles, tu te glisses dans les draps, tu t'abrutis de livres cent fois lus. Tu poses le livre ouvert sur le drap, tu éteins. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, ta main tâtonnant au pied du lit à la recherche d'un cendrier, d'allumettes, d'une ultime cigarette, tu haies le mot ULTIME, et tu mesures calmement l'étendue de ton malheur. Tu te relèves dans la nuit. Tu traînes dans les rues, tu vas te jucher sur le tabouret d'un bar kabyle glauque, à Belleville, pas loin de chez toi, tu restes là, pendant des heures, jusqu'à la fermeture, en face d'une bière ou d'un verre de vin rouge qui n'a plus le goût du vin rouge. La call-girl sans-papiers te sert une assiette de fèves bouillies avec du sel et du cumin, elle te raconte le détail de la recette, tu vois sans regarder, tu entends sans écouter : tromper les fèves sèches vingt quatre heures à l'avance, puis les faire bouillir deux heures dans une marmite. Tayb u Hari. Tu regardes les autres aller et venir, les vendeurs de roses pakistanais, les vendeuses de briquets et de gadgets chinoises, les bandes de fêtards, les saoulards solitaires, les vieux immigrés, les filles.

Tu dérives, tu marches dans les rues, c'est beau une ville la nuit disait Bohringer d'une belle voix rauque. Tu n'as d'autres rencontres que des fontaines depuis longtemps taries, des marais stagnant près des bouches d'égout. Tu ne briseras pas le cercle enchanté de la solitude. Tu es seul malgré Lester Young ou Coltrane dans tes oreilles, seul dans la

chaleur ouatée des bars, dans les rues vides où tes pas résonnent, dans la complicité mal réveillée et entretenue de tes blogs préférés. Tu es glacé de solitude et d'impatience, perdu, trahi par ton regard, la perception de plus en plus aiguë et de plus en plus vaine des moindres détails. Rien ne t'échappe, mais tu ne sais rien, sinon trop tard, toujours trop tard, les ombres, les reflets, les failles, les esquives, les sourires, les bâillements, la fatigue ou l'abandon.

Cet état des choses ne s'est pas abattu sur toi ; il s'est infiltré avec lenteur, il s'est insinué presque suavement. Il t'a pénétré imperceptiblement exactement comme elle aimerait que tu la pénètres quand vous baisez. Il a minutieusement imprégné ta vie, tes gestes, tes heures, ta chambre, tes blogs, ton lit, les rides de ton visage, tes cartes routières étalées. Têtu, acharné, il a pris possession de ton corps, il a pris possession de toi.

Le piège.

Le piège, c'était ce sentiment parfois presque exaltant, cet orgueil, cette sorte d'ivresse ; tu croyais n'avoir besoin que de ta chambre, ton antre, ta cage, ton terrier, ce lieu magique où plus rien désormais ne s'offre à ta patience. Le piège : cette illusion dangereuse d'être -comment dire?- infranchissable, de n'offrir aucune prise au monde extérieur, de glisser, intouchable, poétique et très cru, yeux ouverts regardant devant eux, percevant tout, les plus petits détails, ne retenant rien. Somnambule éveillé, aveugle qui verrait. Etre sans mémoire, sans frayeur.

Est-ce la liberté ? Non. UNE LUCIOLE.

Tu n'es pas mort, tu n'es pas plus sage.

Tu n'as pas exposé tes yeux à la brûlure du soleil.

Combien d'histoires exaltent ta grandeur, ta souffrance ! Combien de Robinson, de Roquentin, de Meursault, de Leverkühn ! Les bons points, les belles images, les mensonges : ce n'est pas vrai, ne le crois pas, ne crois pas les martyrs, les héros, les aventuriers !

Le temps, qui veille à tout, a donné la solution malgré toi.

Le temps, qui connaît la réponse, a continué de couler.

Cesse de parler comme un homme qui rêve.

Non. Tu n'es plus le maître anonyme du monde, celui sur qui l'histoire n'avait pas de prise, celui qui ne sentait pas la pluie tomber, qui ne voyait pas la nuit venir. Tu n'es plus l'inaccessible, le limpide, le transparent.

Tu as peur, tu attends. Tu attends, Boulevard Ménilmontant, que la pluie cesse de tomber.

Adaptation d'un texte de Perec et d'une idée de Borges (l'Aleph). Matériel pour une installation multimédia à venir.